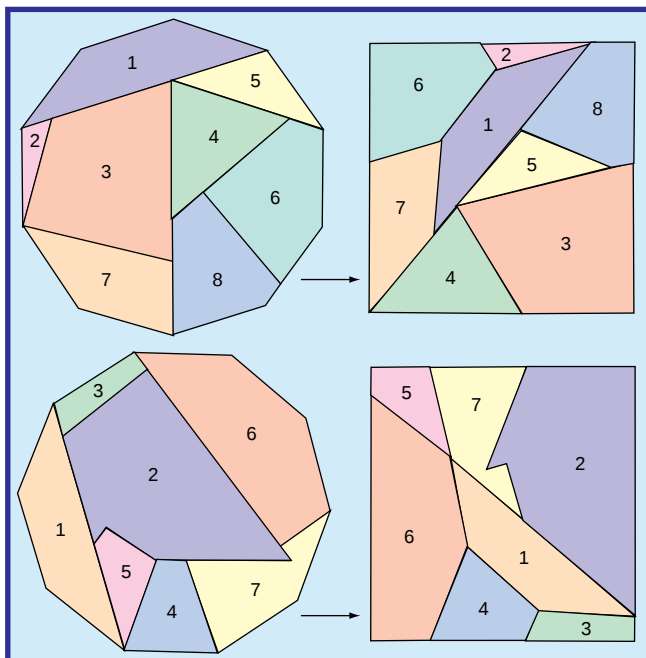
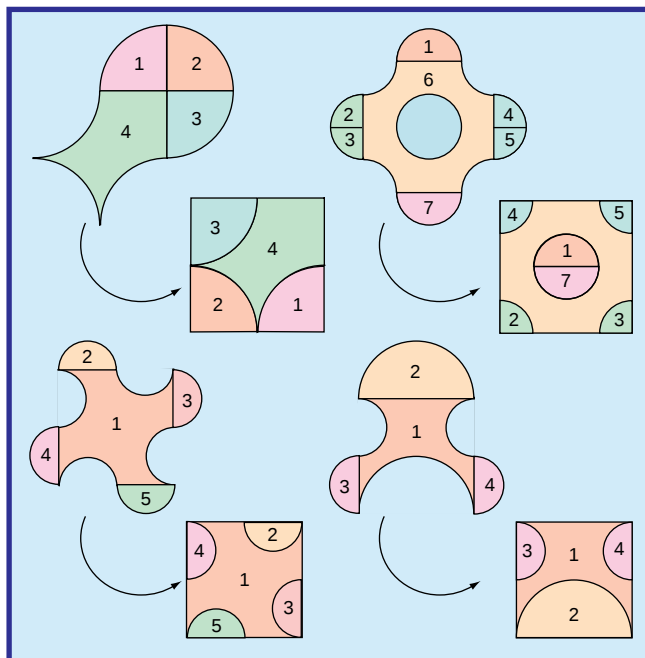
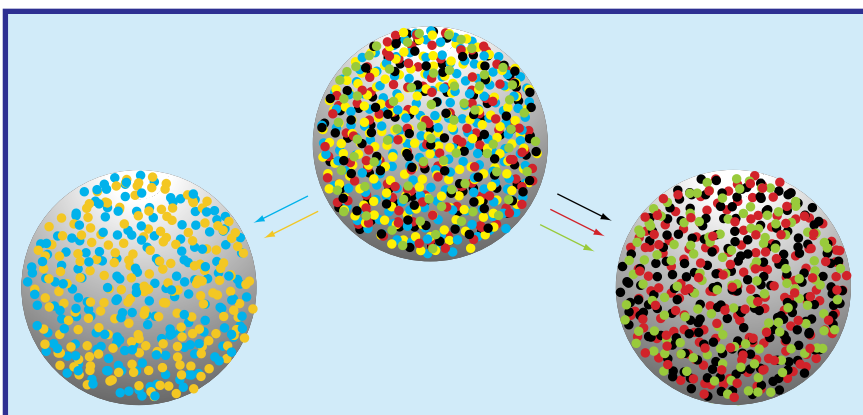




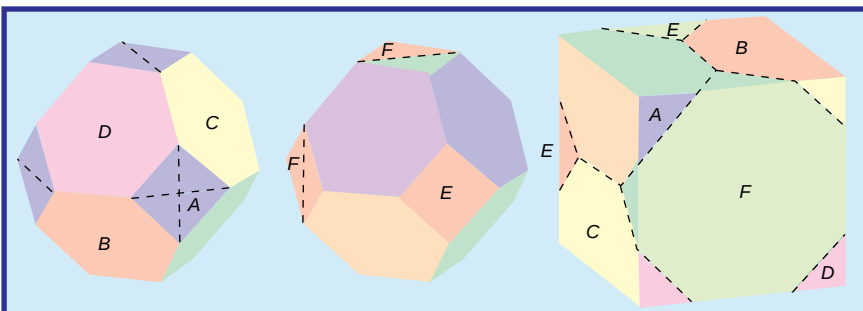
3. Record de découpage. Dans son livre de 1964, le champion mythique des découpages Harry Lindgren propose un découpage du dodéca-gone en carré n'utilisant que huit pièces. Son digne successeur, Gavin Theobald, a réussi le miracle de gagner une pièce. Il est très rare qu'on puisse établir qu'un découpage est optimal ; ici, il paraît invraisemblable qu'on puisse encore gagner une pièce, mais qui sait ?



4. Les Grecs utilisaient des découpages pour évaluer l'aire de mor-ceaux du plan, y compris ceux dont des bords sont curvilignes. Voici des formes appelées lunules dont le découpage permet de calculer l'aire en la ramenant à celle d'un carré. Hippocrate de Chio, vers 430 avant J.-C. voulait «quarrer le cercle». Pour cela, il s'intéressa à la qua-drature des lunules, qui, pensait-il, le conduirait à la solution.



5. La décomposition paradoxale de la sphère ou le paradoxe de Banach-Tarski. Une sphère pleine est composée de points jaunes, bleus, verts, rouges, noirs. Il est possible en déplaçant les points de cette sphère, stipule le théorème, de constituer une sphère pleine composée de points jaunes et bleus et une autre sphère pleine composée de points verts, rouges et noirs. Lors du déplacement, la distance mutuelle de deux points d'une même couleur ne change pas. Les mathématiciens ont démontré que le nombre de sous-ensembles est au minimum égal à 5, correspondant aux cinq couleurs représentées ici.



6. David Paterson et Anton Hanegraaf ont, indépendamment, remarqué qu'on pouvait dissé-quer un cube en six pièces pour obtenir deux octaèdres tronqués.

quelconques ont la même aire, on peut découper le premier, déplacer ses pièces en n'effectuant que des translations et recomposer le second.

GÉOMÉTRIE ENSEMBLISTE

De tels découpages théoriques n'ont aucune traduction physique, et aucune figure de cet article ne vous donnera une idée des pièces de M. Laczkovich qui réalisent la quadrature du cercle. Pourquoi ? Parce que la preuve de leur existence utilise l'axiome du choix et que les pièces des découpages sont d'une telle complexité – pire que les fractales ! – qu'on ne peut pas les représenter de façon réaliste. De surcroît, le «découpage» du disque de M. Laczkovich comporte plus de 10^{50} pièces !

On sait que l'axiome du choix fut l'objet d'âpres discussions lors de la mise au point de la théorie des ensembles et de son adoption par les mathématiciens du début du xx^e siècle. Rappelons que l'axiome du choix affirme que, si E est un ensemble non vide d'ensembles non vides alors on peut constituer un nouvel ensemble en choisissant un élément dans chaque ensemble de E . Ainsi, à partir de l'ensemble $E = \{\{a,b\},\{e,f\},\{g,h\},\{i,j\}\}$, on obtient par choix $\{a,f,h,j\}$. L'axiome du choix ne crée de difficultés que lorsque E est infini, ce qui est le cas en géométrie.

Ce n'est pas la première fois que les problèmes de découpage mettent le

mathématicien utilisateur de l'axiome du choix dans une position inconfortable : le paradoxe de Banach-Tarski est un autre exemple de cette situation. Pour l'expliquer, examinons le cas des découpages dans l'espace.

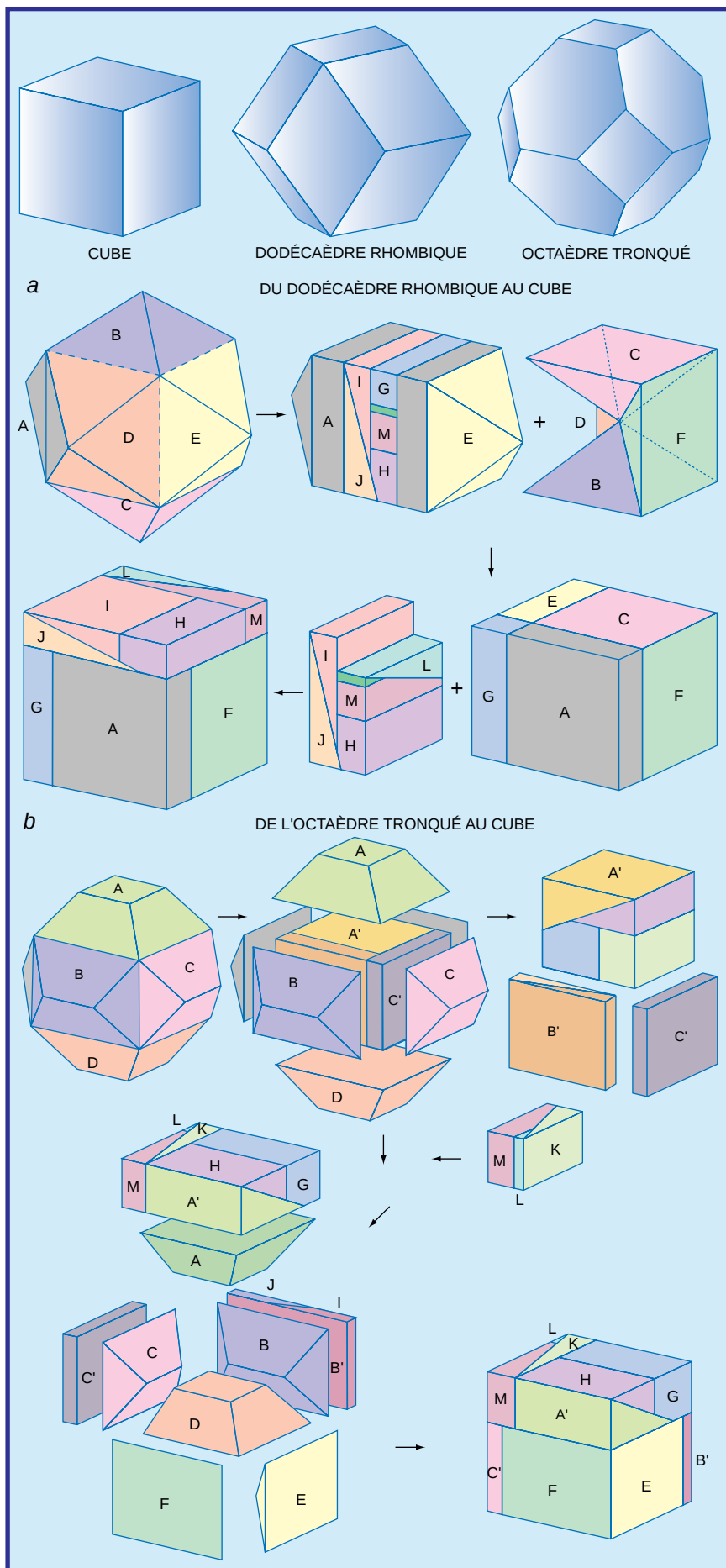
DÉCOUPAGE DANS L'ESPACE

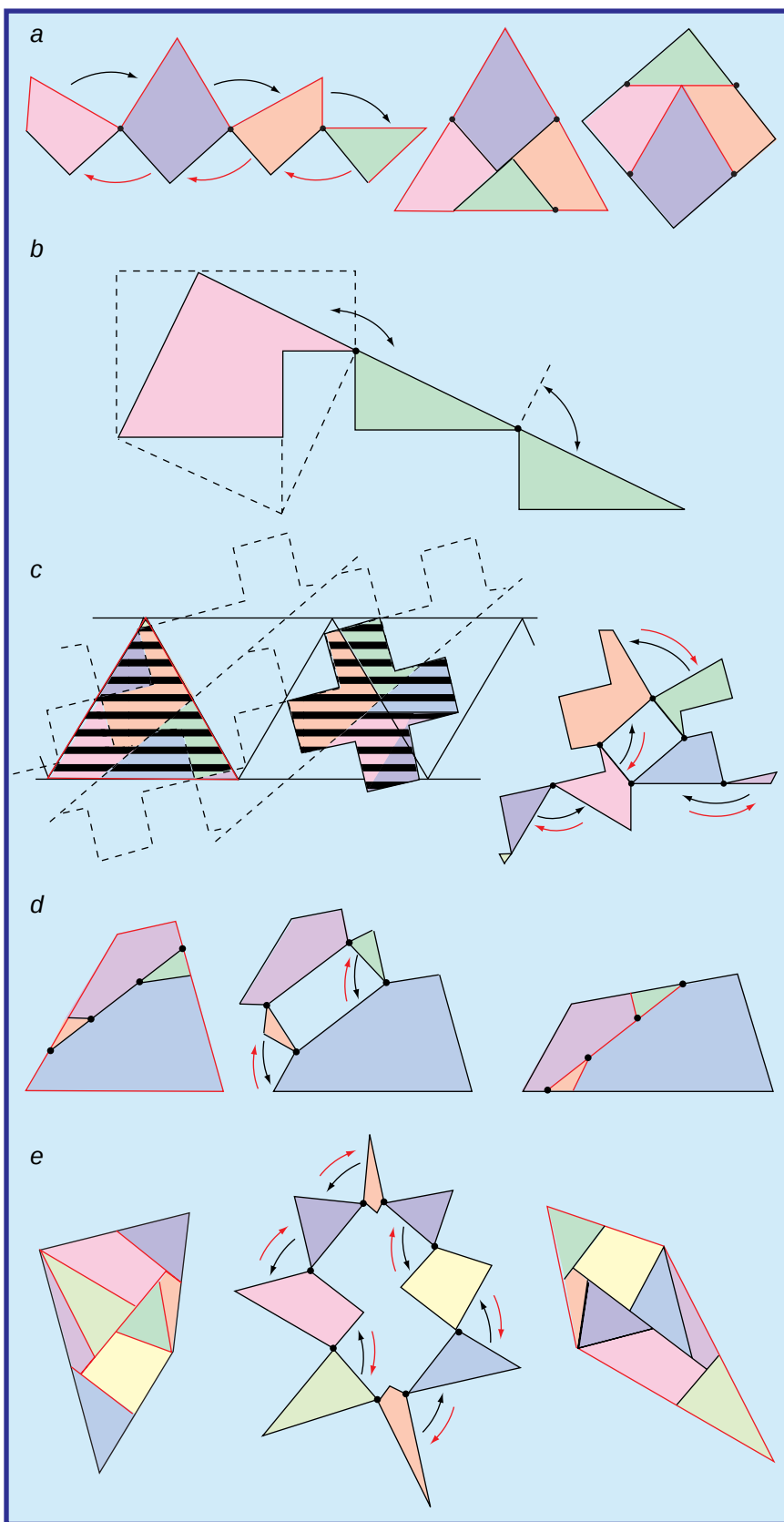
Le passage à la dimension trois change entièrement la situation. D'abord, en dimension trois, il n'existe aucun théorème général équivalant à celui de Wallace-Bolyai-Gerwein. On sait au contraire, depuis presque un siècle, que certains polyèdres ne sont pas décomposables par dissection polyédrale en d'autres.

La décomposition par dissection polyédrale du tétraèdre régulier était l'objet du troisième problème posé par Hilbert en 1900, parmi 23 dont le dixième sur les équations diophantiennes a été évoqué dans la rubrique du mois de février. Ce troisième problème a été résolu le premier : avant la fin de l'année 1900, Max Dehn avait associé un coefficient à chaque polyèdre et montré que ce coefficient ne changeait pas quand on procède à une dissection polyédrale. Cette propriété d'invariance du coefficient (appelé invariant de Dehn) implique que deux polyèdres qui n'ont pas le même coefficient ne sont pas décomposables par dissection polyédrale l'un en l'autre. Jean-Pierre Sydler, en 1965, a prouvé qu'avoir le même invariant de Dehn était non seulement nécessaire, mais aussi suffisant pour que deux polyèdres soient décomposables par dissection polyédrale l'un en l'autre. En calculant l'invariant de Dehn des cinq polyèdres réguliers (tétraèdre, octaèdre, cube, dodécaèdre, icosaèdre), on constate qu'ils sont tous différents, et donc aucun découpage en polyèdres plus petits ne permet de passer de l'un d'eux à un autre.

Le passage à la dimension trois change aussi la dissection ensembliste : alors qu'à deux dimensions la dissection conservait les aires, il n'est plus vrai qu'une dissection transforme un polyèdre en un autre polyèdre de même volume. Pire, et c'est le paradoxe de Banach-Tarski, une sphère peut être décomposée en un nombre fini de morceaux, qui, une fois déplacés (sans déformation), se recomposent en deux sphères identiques à la sphère de départ ! (voir la figure 5). Vous partez d'une sphère en or et, par cette transformation, vous

7. Le cube, l'octaèdre tronqué et le dodécaèdre rhombique sont équivalents par dissection polyédrale. Ces deux dissections en 13 pièces ont été découvertes récemment par Anton Hanegraaf. La première (a) fait passer du dodécaèdre rhombique au cube, la seconde (b) de l'octaèdre tronqué au cube.





8. Les découpages avec des charnières en dimension 2. (a) La chaîne due à Dudeney, qui permet de réaliser un carré (flèches rouges) ou un triangle équilatéral (flèches noires) et donc de passer de l'un à l'autre. (b) La transformation de deux carrés côte à côte en un seul (utilisée dans la démonstration du théorème de Wallace-Bolyai-Gerwein) peut se faire en utilisant des pièces liées les unes aux autres. (c) Un fantastique découpage permettant de passer de la croix grecque au triangle équilatéral avec cinq pièces solidaires. (d) et (e) Des transformations de quadrilatères variés par découpages avec charnières.

doublez son volume : vos problèmes de fin de mois sont résolus.

Plus généralement, une sphère peut être transformée en un cube quels que soient les volumes de la sphère initiale et ceux du cube final. Plus fort encore, si deux parties A et B de l'espace sont de taille bornée et contiennent chacune au moins une sphère de rayon positif, alors on peut décomposer A en un nombre fini de morceaux *Bi*, après déplacement, reconstitueront B.

PARADOXES ET CONTRADICTIONS

Ces découpages paradoxaux, découverts en 1924 par les mathématiciens polonais Stephan Banach et Alfred Tarski, choquent profondément le sens commun ; pourtant, il n'y a pas «paradoxe» au sens strict : aucune contradiction n'est introduite dans la théorie des ensembles. Ces découpages montrent seulement que le monde du continu mathématique et les conséquences de l'axiome du choix ne correspondent pas à nos attentes intuitives. Le nombre de pièces pour dédoubler une sphère en deux sphères de même volume est cinq, et il est impossible de faire moins ; ce paradoxe de Banach-Tarski existe aussi dans les espaces de dimension supérieure à trois.

Les logiciens qui ont développé des outils puissants d'analyse des démonstrations mathématiques ont établi que sans l'axiome du choix, on ne pourrait pas effectuer le dédoublement miraculeux de la sphère. C'est donc bien cet axiome du choix qui est en cause. De plus, K. Gödel a prouvé, il y a 60 ans, que la théorie des ensembles avec l'axiome du choix est contradictoire si, et seulement si, celle sans l'axiome du choix l'est (autrement dit : on n'a pas plus de risque de contradiction avec que sans). Aussi personne n'a envie de se priver d'un outil si commode, même si le monde mathématique ainsi créé est un monde étrange où l'intuition géométrique est malmenée.

Reposons maintenant les pieds sur terre et revenons-en aux découpages tridimensionnels polyédraux qui seuls d'ailleurs intéressent les amateurs de géométrie.

UNE QUESTION DE GAUSS SUR LES POLYÈDRES

En 1844, Gauss se lamentait, dans une lettre au mathématicien Christian Ludwig Gerling, qu'il faille utiliser l'infini pour démontrer que deux polyèdres symétriques possèdent le même volume.

Une méthode consiste (1) à découper le premier polyèdre en tranches

parallèles fines dont on inverse l'ordre, puis (2) à faire tendre le nombre de tranches vers l'infini. Ne pouvait-on pas éviter ce passage par l'infini pour une question aussi géométrique et aussi simple ? Gerling lui répondit quelques jours plus tard qu'il suffisait de découper les deux polyèdres symétriques en tétraèdres (ceux provenant du premier polygone seront symétriques de ceux provenant du second) et de savoir transformer par dissection polyédrale un tétraèdre en son symétrique, transformation dont il montrait la possibilité. Pour cette transformation d'un tétraèdre quelconque en son symétrique, Gerling proposait un découpage en 12 morceaux, qui depuis a été amélioré en un découpage en six morceaux. Le problème de Gauss était résolu.

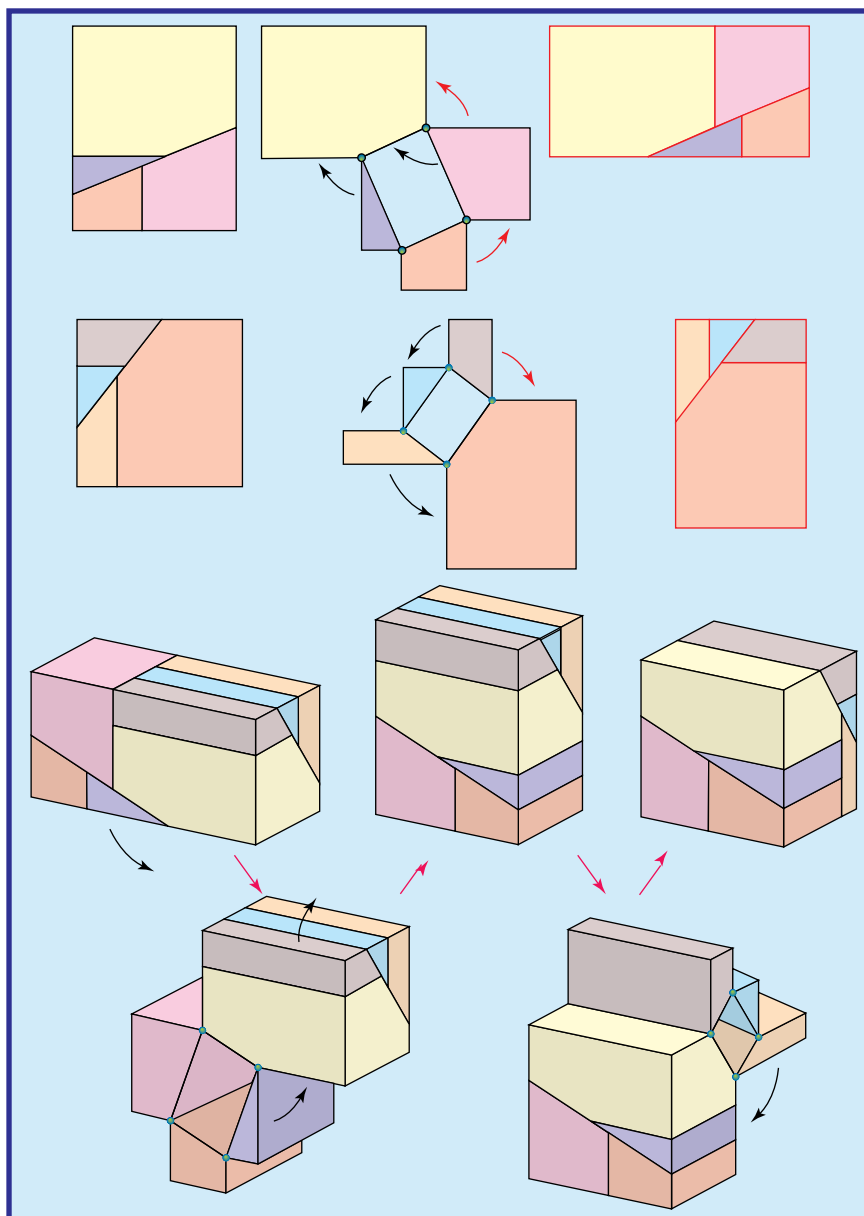
DODÉCAÈDRE RHOMBIQUE

Malgré le résultat négatif de Dehn selon lequel le tétraèdre régulier ne peut se décomposer en polyèdres redonnant un cube, certains polyèdres peuvent se transformer en d'autres par dissection polyédrale, et c'est à ce jeu délicat que s'adonnent les amateurs. Le dodécaèdre rhombique (à ne pas confondre avec le dodécaèdre régulier, qui a des faces pentagonales) est un polyèdre très sympathique, car il peut paver l'espace. Il possède 12 faces identiques, chacune ayant la forme d'un losange dont les diagonales sont dans un rapport égal à $\sqrt{2}$.

On sait transformer deux cubes identiques par dissection polyédrale en un dodécaèdre rhombique. Pour nous exercer à la pensée géométrique sans figure, imaginons ce découpage dans notre tête : divisons le premier cube en six pyramides identiques à base carrée, chacune ayant comme socle une face du cube et chacune ayant comme pointe le centre du cube. Collons maintenant les six pyramides sur les faces du second cube : nous obtenons le dodécaèdre rhombique.

Un autre découpage polyédral simple fait passer d'un octaèdre tronqué à un cube (voir la figure 7). Parmi les rares résultats concernant les polyèdres, le plus remarquable est que l'octaèdre tronqué, le dodécaèdre rhombique et le cube sont équivalents par dissection polyédrale (voir la figure 7).

On transforme aussi un parallélépipède $2 \times 1 \times 1$ en un cube (de côté $2^{1/3}$) d'une manière particulièrement astucieuse, de façon qu'un système de charnières maintienne toutes les pièces du découpage solidaires durant les opérations de transformation. Cette magnifique création est due à Anton Hanegraaf, un passionné de puzzles mathématiques qui fut l'éditeur, de 1987 à 1993, de la revue des amateurs de casse-tête appelée



9. Le découpage articulé qui fait passer du parallélépipède $2 \times 1 \times 1$ au cube. Deux découpages avec charnières (permettant de transformer des rectangles) donnent le remarquable découpage articulé de A. Hanegraaf transformant un double cube en un seul.

Cubism for Fun (dont l'adresse actuelle est : CCF, Rik van Grol, Hilvoordestraat 14, 2284 BK Rijswijk, Pays-Bas).

La réalisation matérielle de ces formes géométriques, aussi éternelles que celles

auxquelles les pythagoriciens s'intéressaient, donnerait naissance à de très originaux et magnifiques casse-tête, et s'ils étaient fabriqués, je suis certain que de nombreux lecteurs seraient intéressés !

Jean-Paul DELAHAYE est professeur à l'Université de Lille. e-mail : delahaye@lil.fr

L. DUBINS, M. HIRSCH et J. KARUSH, *Scissor Congruence*, in *Israel Journal of Mathematics*, 1, pp. 239-247, 1963.

G. FREDERICKSON, *Dissections : Plane and Fancy*, Cambridge University Press, 1997.

V. KLEE et S. WAGON, *Old and New Unsolved Problems in Plane Geometry and Number Theory*, Mathematical Association of America, 1991.

M. LACZKOVICH, *Equidecomposability and*

Discrepancy : a Solution of Tarski's Circle-squaring Problem, in *Journal für die Reine und Angewandte Mathematik*, 404, pp. 77-117, 1990.

H. LINDGREN, *Recreational Problems in Geometric Dissections and How to Solve Them*, Revised and enlarged edition, Dover Publications, New York, 1972.

I. STEWART, *Dissections et métamorphoses*, in *Pour La Science*, pp. 96-97, janvier 1998.

S. WAGON, *The Banach-Tarski Paradox*, Cambridge University Press, 1987.

Van Gogh, mauvais chimiste

« Avec cela, j'ai un plus grand tableau de l'église du village... sur l'avant-plan, un peu de verdure fleurie et du sable ensoleillé rose. » Ce tableau que décrit Vincent Van Gogh à sa sœur Wil est-il bien l'*Église d'Auvers*, exposé aujourd'hui au Musée d'Orsay (voir page de droite)? On y cherche vainement le sable rose!

De même, pourquoi les traits des deux fillettes du tableau éponyme sont-ils moins marqués sur l'original (*en bas, à gauche*), peint par Van Gogh dans ce même mois de juin 1890 où il réside à Auvers-sur-Oise, que sur la copie à l'aquarelle réalisée en 1901 par Blanche Derousse (*en bas, à droite*)? La jeune copiste, que le docteur Paul Gachet,

médecin et ami de Van Gogh incitait à cultiver la mémoire du peintre se serait-elle permis des ajouts de couleur? Et, dans ce cas, pourquoi n'aurait-elle ajouté que du rouge?

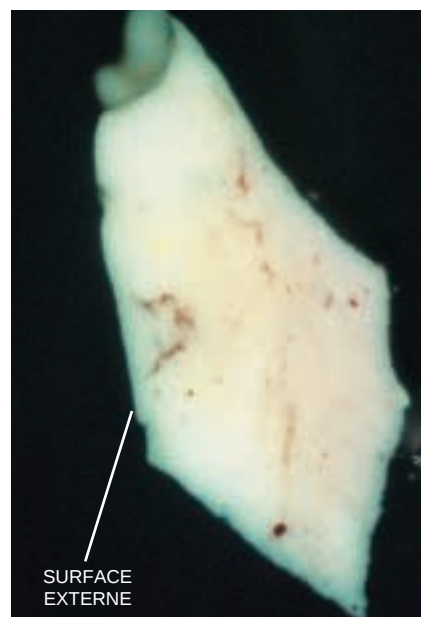
Jean-Paul Rioux, du Laboratoire de recherche des musées de France a examiné ces deux tableaux de Van Gogh, avec quatre autres, peints à la même époque. Le bord des *Deux fillettes*, protégé de la lumière par le cadre, est plus rose que la zone contiguë du tableau (*cartouche à gauche*). La coupe d'un prélèvement de peinture blanche réalisé sur l'*Église d'Auvers* montre aussi un dégradé du rose au blanc, de la profondeur vers la surface (*à droite*).

L'analyse chimique révèle que Van Gogh a utilisé des laques contenant des colorants rouges photodégradables : le carmin de cochenille, et l'éosine, dont la synthèse avait été mise au point une vingtaine d'années plus tôt. L'oxyde d'étain, qui entrait dans le support minéral de la laque carmin, diminuait encore la stabilité du colorant.

Des lettres du peintre à son frère Théo, qui achetait pour lui les tubes de laque à Paris, révèlent qu'il était averti des risques, mais qu'il les a sous-estimés. Il pensait, à tort, qu'en saturant les couleurs, il obtiendrait, à terme, les

nuances qu'il souhaitait. Malheureusement, là où Van Gogh a mélangé le rouge à du blanc, pour obtenir du rose, on ne voit plus aujourd'hui que du blanc. Là où il a utilisé de la laque rouge pure, la teinte a viré au beige clair. Lorsque nous admirons ces tableaux, nous ne pouvons plus compter que sur notre imagination pour nous approcher des intentions du peintre.

O. Gullion/LRMF



LRMF





Les parachutes

DAN POYNTER

POUR OUVRIR SON PARACHUTE, le parachutiste sort d'abord l'extracteur de son sac et le libère dans un courant d'air qui atteint la vitesse de 180 kilomètres à l'heure.

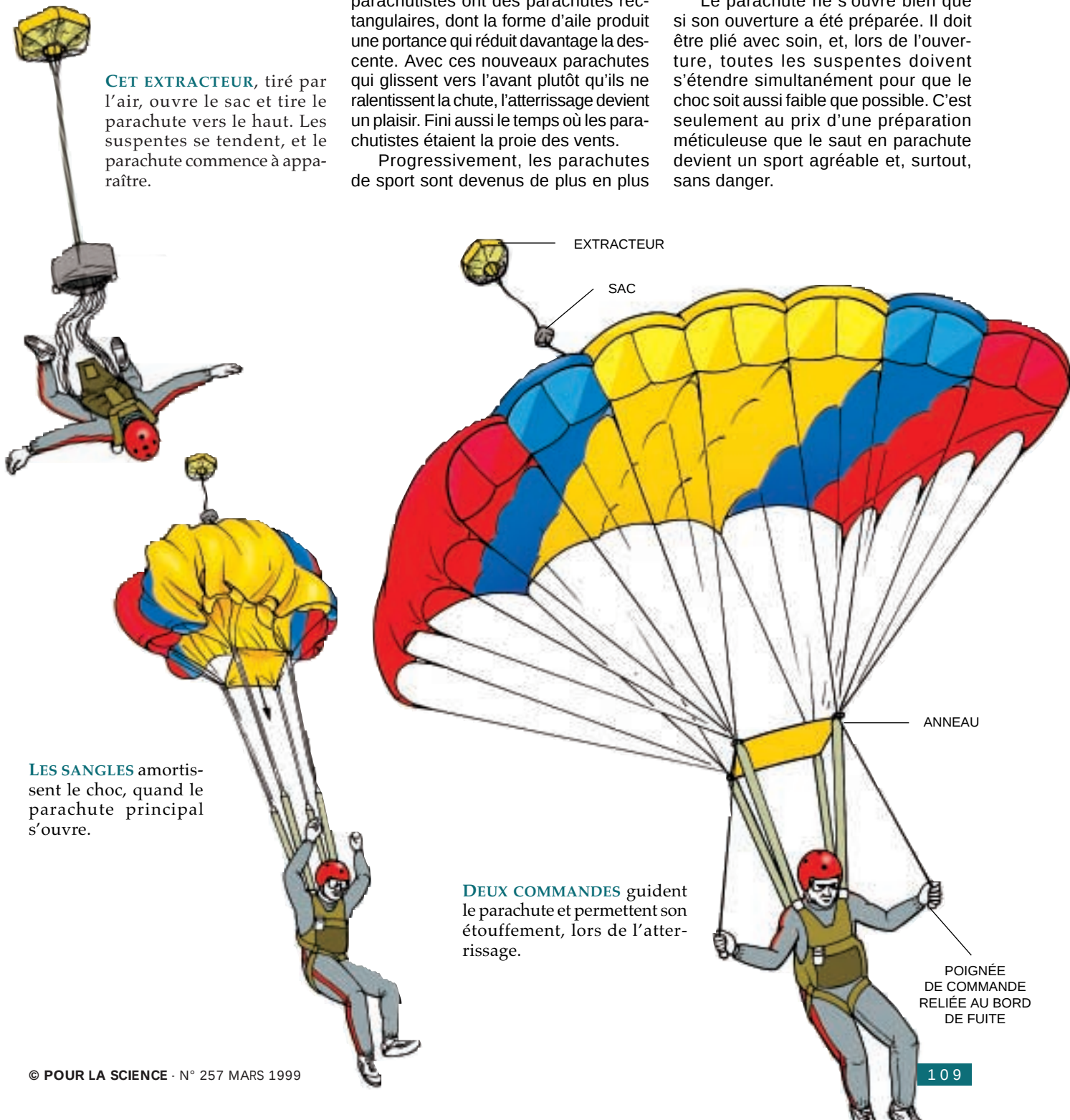
CET EXTRACTEUR, tiré par l'air, ouvre le sac et tire le parachute vers le haut. Les suspentes se tendent, et le parachute commence à apparaître.

Les parachutes ont beaucoup changé. Les anciens parachutes ralentissaient la chute parce qu'ils piégeaient de l'air. Aujourd'hui les parachutistes ont des parachutes rectangulaires, dont la forme d'aile produit une portance qui réduit davantage la descente. Avec ces nouveaux parachutes qui glissent vers l'avant plutôt qu'ils ne ralentissent la chute, l'atterrissage devient un plaisir. Fini aussi le temps où les parachutistes étaient la proie des vents.

Progressivement, les parachutes de sport sont devenus de plus en plus

petits et de plus en plus légers. Les modifications de conception, les progrès des matériaux et l'élimination des parties inutiles sont à l'origine des progrès.

Le parachute ne s'ouvre bien que si son ouverture a été préparée. Il doit être plié avec soin, et, lors de l'ouverture, toutes les suspentes doivent s'étendre simultanément pour que le choc soit aussi faible que possible. C'est seulement au prix d'une préparation méticuleuse que le saut en parachute devient un sport agréable et, surtout, sans danger.



LES SANGLES amortissent le choc, quand le parachute principal s'ouvre.

DEUX COMMANDES guident le parachute et permettent son étouffement, lors de l'atterrissage.

